

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 5 (1872)

Artikel: La religion et les notions morales des peuples sauvages ou primitifs

Autor: Roget, Philippe / Lubboch, John

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RELIGION
ET LES
NOTIONS MORALES DES PEUPLES SAUVAGES OU PRIMITIFS
PAR
SIR JOHN LUBBOCH ¹

La religion des sauvages, tout en offrant un intérêt particulier, est peut-être à plusieurs égards la partie la plus ardue de mon sujet. Quoiqu'il soit impossible de traiter ces matières sans être obligé de mentionner des choses qui heurtent nos sentiments et nos idées, je m'efforcerai d'éviter ce qui risquerait d'impressionner péniblement le lecteur. Si les sauvages nous présentent le lamentable spectacle de superstitions grossières et de formes de culte barbares, un esprit religieux ne peut que ressentir une sorte de satisfaction à retracer les évolutions graduelles qui ont amené des idées plus justes et des croyances plus relevées.

M. Arbousset cite les remarques qui lui furent faites par Sekesa, Cafre très respectable. Les voici dans leur touchante simplicité : « Votre message, dit-il, est justement ce qu'il me faut, et ce que je cherchais avant de vous connaître, comme vous allez l'entendre et en juger par vous-même. Il y a douze ans, je menais paître mon troupeau ; le temps était brumeux ; je

¹ Cet article est l'analyse de quatre chapitres de l'ouvrage intitulé : *The Origin of Civilisation and the primitive condition of man. Mental and social condition of savages.* By Sir John Lubboch. Londres 1870, in 8, xvi and 380 pag.

m'assis sur un rocher et me posai des questions bien chagrinantes; oui chagrinantes, parce que j'étais incapable d'y répondre. Qui a touché les étoiles de ses mains? Sur quels piliers reposent-elles? Les eaux ne se lassent jamais, elles ne connaissent d'autre loi que de couler, sans s'arrêter du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin; mais où s'arrêtent-elles? et qui les fait couler ainsi? Les nuages aussi vont et viennent, et ils crèvent en eau sur la terre. D'où viennent-ils? qui les envoie? Certainement les sorciers ne nous donnent pas la pluie, car comment pourraient-ils le faire? et pourquoi ne les vois-je pas de mes yeux lorsqu'ils montent au ciel pour la chercher? Je ne peux pas voir le vent; qu'est-il? qui le produit, le fait souffler, rugir et nous frapper d'épouvante? Sais-je comment le blé pousse? hier il n'y en avait pas un brin dans mon champ, aujourd'hui j'y suis retourné et j'en ai trouvé; qui peut avoir donné à la terre la sagesse et le pouvoir de le produire? — Alors j'ensevelis mon visage dans mes deux mains. »

Il s'agit ici d'un cas exceptionnel. En thèse générale, les sauvages ne s'avisent guère de semblables questions; ils adoptent plutôt les idées qui leur viennent tout naturellement, de telle sorte que les conceptions religieuses de races appartenant au même degré de développement intellectuel sont à peu près identiques, quelque distincte que puisse être leur origine, et quelque éloignées que soient les peuplades qui les professent.

La plupart de ceux qui ont tenté de se rendre compte des diverses superstitions des races sauvages, l'ont fait en les dotant d'un système d'idées beaucoup plus élaboré que celui qu'elles possèdent en réalité. Ainsi Lafitau suppose que le feu était adoré parce qu'il représente si bien « cette suprême intelligence, dégagée de la nature, dont la puissance est toujours en activité. » Il observe encore au sujet des idoles que « la dépendance où nous sommes de l'imagination et des sens, ne nous permettant pas de voir Dieu autrement qu'en énigme, comme parle saint Paul, a causé une espèce de nécessité de nous le montrer sous des images sensibles, lesquelles fussent autant de symboles qui nous élevassent jusqu'à lui, comme le portrait nous remet dans l'idée celui dont il est la peinture. » Plu-

tarque supposait que le crocodile était adoré en Egypte, parce que n'ayant pas de langue, il était un type de la Divinité qui faisait des lois pour la nature par sa simple volonté. Ces explications sont radicalement fausses.

Je me suis demandé si je ne devrais pas intituler ce chapitre *Les Superstitions* plutôt que *La Religion* des sauvages ; mais je me suis arrêté à ce dernier titre, soit parce que plusieurs de ces superstitions se transforment graduellement en des conceptions plus élevées, soit par une certaine répugnance à condamner une croyance sincère quelconque, tout absurde et imparfaite qu'elle puisse être. On doit admettre néanmoins que la religion telle qu'elle est comprise par les races sauvages inférieures diffère essentiellement de la nôtre ; je dirai même qu'elle en est l'antithèse. En effet, leurs divinités sont malfaisantes et non bienfaisantes, elles peuvent être contraintes par la force à se plier aux désirs de l'homme, elles exigent des sacrifices sanglants et se réjouissent de voir couler le sang humain, elles sont mortelles et non immortelles ; on peut s'en approcher par des danses plutôt que par des prières, et souvent elles approuvent ce que nous appelons vice plutôt que ce que nous regardons comme vertu.

A dire vrai, ce qu'on appelle religion chez les races inférieures est à la religion sous une forme plus élevée, ce que l'astrologie est à l'astronomie, ou l'alchimie à la chimie. L'astronomie dérive de l'astrologie, toutefois l'esprit de ces deux sciences présente une opposition complète ; nous trouvons la même différence entre les religions des races arriérées et celle des races avancées.

Bien qu'on découvre les coïncidences les plus remarquables entre les religions professées par des races diverses, une des difficultés spéciales que présente l'étude de la religion, provient du fait que tandis qu'une nation s'en tient généralement à une seule langue, nous pouvons presque dire, relativement à la religion, *quot homines tot sententia*, et qu'il n'existe pas deux hommes ayant exactement les mêmes vues, quelque désireux qu'ils soient de se trouver d'accord.

Plusieurs voyageurs ont indiqué cette difficulté. Ainsi le

capitaine Cook dit, en parlant des insulaires de la mer du Sud : « Nous n'avons pas été capables d'acquérir une connaissance quelque peu claire et conséquente de la religion de ces peuplades ; elle nous a paru comme la religion de la plupart des autres pays, enveloppée de mystère et remplie de contradictions apparentes. »

Ces difficultés proviennent en grande partie du fait que lorsque l'homme, par l'effet d'un progrès naturel ou de l'influence d'une race plus avancée, arrive à la conception d'une religion supérieure, il retient encore ses anciennes croyances qui cheminent pendant un certain temps côte à côte, bien qu'en complète opposition avec ses croyances plus élevées, jusqu'à ce que l'importance des anciennes divinités s'abaisse dans l'échelle sociale, et ne soit plus que le partage des ignorants et de la jeunesse.

Jusqu'ici, on avait l'habitude de classer les religions d'après la nature de l'objet du culte, le fétichisme, par exemple, étant le culte d'objets inanimés, le sabéisme celui des corps célestes. La véritable pierre de touche me semble être la notion de la divinité. Les premières grandes phases de la pensée religieuse peuvent être, à mon avis, considérées de la manière suivante :

L'*athéisme*, en entendant par ce terme non la négation de l'existence d'une Divinité, mais l'absence d'idées définies à ce sujet ;

Le *fétichisme*, dans lequel l'homme suppose qu'il peut contraindre la Divinité à se plier à ses désirs ;

L'*adoration de la nature* ou le *totémisme*, où les objets de la nature, tels que les arbres, les lacs, les pierres, les animaux, etc., sont l'objet d'un culte ;

Le *chamanisme*, dans lequel les divinités supérieures sont beaucoup plus puissantes que l'homme et d'une nature différente ; le lieu de leur résidence est aussi très éloigné et accessible seulement aux *chamans* ;

L'*idolâtrie* ou *anthropomorphisme*, où les dieux revêtent encore plus complètement la nature de l'homme, tout en étant plus puissants. Ils sont encore accessibles à la persuasion, ils

sont une partie et non les créateurs de la nature, ils sont représentés par des images ou idoles.

Dans la phase suivante, la divinité est considérée comme l'auteur, et non simplement comme une partie de la nature ; pour la première fois elle devient un être surnaturel.

La dernière phase, enfin, est celle où la morale se trouve associée à la religion.

L'opinion que la religion est générale et universelle, a été émise par plusieurs autorités respectables ; et pourtant elle est contredite par le témoignage de nombreux observateurs dignes de foi.

Dans les temps anciens et dans les temps modernes, des voyageurs, des commerçants et des philosophes, des prêtres catholiques et des missionnaires protestants, ont constaté l'existence, dans chaque partie du globe, de races humaines totalement dépourvues de religion. Le fait est d'autant plus frappant que, dans plusieurs cas, il a grandement surpris celui qui le rapporte, et s'est trouvé en complète opposition avec les idées qu'il s'était formées d'avance.

« Il est évident, dit M. Bik, que les Arafuras de Vorkay (une des Arus du sud) ne possèdent aucune religion ; ils n'ont pas la moindre conception de l'immortalité de l'âme. A toutes mes questions sur ce sujet, ils répondaient : Jamais aucun Arafura n'est revenu vers nous après la mort ; par conséquent, nous ne savons rien d'un état futur, et c'est la première fois que nous en entendons parler. Ils n'ont également aucune notion de la création du monde ; ils répondaient simplement : Aucun de nous n'a connaissance de cela, nous n'en avons jamais entendu parler, et, par conséquent, nous ne savons qui a fait le monde. Voulant me convaincre encore plus pleinement de leur ignorance d'un Être suprême, je leur demandai à qui ils avaient recours dans leur détresse, lorsque se livrant à la pêche loin de leurs demeures, ils se voyaient surpris sur mer par des tempêtes violentes, et qu'aucun pouvoir humain n'était capable de les sauver de la destruction eux, leurs femmes et leurs enfants. Les plus âgés d'entre eux, après avoir consulté les autres, répondirent qu'ils ignoraient qui ils pourraient appeler à leur

secours ; puis ils me demandèrent d'avoir la bonté, si je le savais, de le leur enseigner. »

« Les plus sauvages des Bédouins, dit Burton, s'informeront où il est possible de trouver Allah, et lorsqu'on leur demande le but de cette question, ils répondent : Si seulement les Eesa pouvaient l'attraper, ils lui passeraient sur place leurs lances au travers du corps. Qui, si ce n'est lui, dévaste leurs demeures, et tue leur bétail et leurs femmes ? Toutefois à cette incapacité toute sauvage de concevoir l'idée d'un Etre suprême, ils joignent les croyances les plus ridicules ; il en est qui ne voudraient pas rencontrer un simple pèlerin, de crainte d'être tués par un regard ou par un mot. »

Lichtenstein affirme que chez les Koossa, Cafres, il n'y a pas apparence d'un culte religieux.

Le père Begert dit des Californiens, antérieurement à leur conversion au christianisme, qu'ils n'avaient point de magistrats, point de police, et point de lois ; les idoles, les temples, le culte et les cérémonies religieuses leur étaient inconnus ; ils ne croyaient pas au seul et vrai Dieu, et n'adoraient pas non plus de fausses divinités... Leur langue n'a pas de mots correspondants à ceux de *Dieu* et d'*âme*.

Robertson s'exprime à peu près dans les mêmes termes sur plusieurs tribus qui ont été découvertes en Amérique.

En présence de si nombreux témoins, il pourrait, à première vue, sembler extraordinaire qu'il existât encore sur ce point quelque divergence d'opinion. Cela vient de ce qu'on ne s'est pas toujours entendu sur le terme de religion et de l'idée où l'on est que des voyageurs, comme en effet le cas a dû se présenter, soit par ignorance de la langue, soit pour avoir séjourné trop peu de temps dans un pays, n'ont pas su se rendre compte d'une religion qui existait réellement. Une erreur de ce genre fut commise par les auteurs de la plus ancienne description de Taïti.

Nous obtiendrons une vue plus claire de la question en examinant les superstitions des races qui ont une religion rudimentaire et en essayant de suivre le développement graduel de ces idées.

Dulaure observe avec vérité que le sauvage « aime mieux soumettre sa raison, souvent révoltée, à ce que ses institutions ont de plus absurde, que se livrer à l'examen, parce que ce travail est toujours pénible pour celui qui ne s'y est point exercé. » J'acquiesce complètement à cette thèse et je crois qu'à travers les différents systèmes religieux des races inférieures on peut suivre une marche ascendante naturelle et inconsciente.

Les rêves sont intimement liés aux formes inférieures de la religion. Ils ont pour le sauvage une réalité et une importance que nous pouvons à peine apprécier. « Les rêves, dit Burton, d'après nos Yorubiens et beaucoup de nos fétichistes, ne sont pas une action irrégulière et une activité partielle du cerveau, mais bien autant de révélations apportées par les mânes des morts. Les Groënladais croient aussi à la réalité des rêves, et sont persuadés que la nuit ils chassent, se visitent, font la cour, et ainsi de suite. Comme il est de toute évidence que le corps ne prend aucune part à ces expéditions nocturnes, la conclusion naturelle c'est qu'ils ont un esprit qui peut quitter le corps. A Madagascar, les habitants de l'île entière considèrent les rêves avec un respect religieux, et s'imaginent que leurs bons démons (car je ne sais quel autre nom donner à leurs divinités inférieures) leur disent dans leurs rêves ce qu'ils doivent faire ou les avertissent de ce qu'ils doivent éviter. Enfin les sauvages, quand ils rêvent à leurs amis ou à leurs parents défunts, croient fermement être visités par leurs esprits, et tirent de là la conclusion non, il est vrai, que l'âme est immortelle, mais qu'elle survit au corps. Ainsi les Monyanjas de l'Afrique du sud fondent expressément leur croyance à une vie future sur le fait que leurs amis les visitent dans leur sommeil. De plus les sauvages sont rarement malades; leurs souffrances proviennent généralement de blessures; leurs morts sont en général violentes. Comme une lésion extérieure reçue à la guerre cause de la douleur, ils attribuent leurs souffrances intérieures à quelque ennemi intérieur. Il résulte de là que lorsque l'Australien, peut-être après un repas trop copieux, a le sommeil troublé, il ne doute jamais de la réalité de

ce qui se passe, mais se figure qu'il est attaqué par quelque être que ses compagnons ne peuvent voir. — Dans certains cas, la croyance que l'homme possède un esprit semble avoir été suggérée par l'ombre du corps. Ainsi chez les Fidjiens, quelques-uns parlent de l'homme comme ayant deux esprits. Son ombre est appelée « l'esprit sombre, » qui va, disent-ils, à Hadès. L'autre est sa ressemblance réfléchie dans l'eau ou un miroir, et l'on suppose qu'elle reste près de la place où l'homme meurt. — Le tonnerre aussi est regardé comme une véritable divinité, ou comme une voix céleste. « Une nuit, dit Tanner, Pichelo, un chef de l'Amérique du nord, fut très alarmé de la violence de l'orage; il se leva et offrit du tabac au tonnerre, en le suppliant de s'arrêter. »

Les Hottentots, suivant Thunberg, ont une idée très vague d'une divinité bienfaisante. « Ils ont des notions beaucoup plus claires d'un mauvais esprit qu'ils redoutent comme étant la cause de la maladie, du tonnerre, de la mort et de tous les malheurs qui leur arrivent. »

Les Abipones de l'Amérique du sud, si bien décrits par Dobritzhofer, avaient quelques vagues notions d'un mauvais esprit, mais aucune d'un bon.

En Virginie et en Floride on adorait le mauvais esprit et non le bon, parce que le premier pouvait être apaisé, tandis que le dernier devait faire sûrement tout le bien en son pouvoir.

Le Peau rouge, dit Carver, vit dans une continuelle appréhension des attaques d'esprits malfaisants, et pour les détourner il a recours aux charmes, aux cérémonies fantastiques de son prêtre, ou à l'influence puissante de ses manitous. La crainte a naturellement dans ses actes de dévotion plus de part que la reconnaissance, et il prend plus de peine pour conjurer le courroux des êtres méchants que pour s'assurer la faveur des bons. Les Tatars de Hatschiutzi considéraient aussi le mauvais esprit comme plus puissant que le bon.

Burton entendit une vieille femme, appartenant à la tribu arabe des Eesa, qui, à l'occasion d'un mal de dents, adressait à Allah la prière suivante : « Oh ! Allah, puissent tes dents te faire mal comme les miennes ! Oh ! Allah, puissent tes gencives être

aussi sensibles que les miennes ! » Peut-on donner à de pareils sentiments le nom de religion ? N'en sont-ils pas bien plutôt, dans le sens spirituel, précisément l'inverse ?

Dans la Nouvelle-Zélande, chaque maladie passe pour être causée par une divinité particulière qui se loge momentanément dans la partie affectée. Tel est le motif des incantations prononcées sur le malade dans le dessein ou d'apaiser ou de mettre en fuite la divinité irritée ; dans cette dernière intention on tient les propos les plus menaçants et les plus outrageants. Si en certains pays les fous sont considérés avec tant de vénération, cela vient de ce qu'on les regarde comme la demeure spéciale de certaine divinité.

Les sauvages qui attribuent les maladies à la magie, en concluent naturellement que la mort provient de la même cause. Loin d'avoir adopté l'idée d'une vie future, ils n'ont pas même appris que la mort est le terme naturel de l'existence présente. Nous rencontrons chez eux la conviction, très généralement répandue, que ce que nous appelons mort naturelle n'existe pas et qu'un homme mourant autrement qu'à la suite de blessures, est victime de la magie. « Les Bechuanas, dit Philip, et toutes les tribus cafres n'ont aucune idée qu'on puisse mourir autrement que de faim, de mort violente ou par l'influence d'un sortilège. Un homme mourût-il à l'âge de quatre-vingt-dix ans, si la faim et la violence n'ont pas été la cause de sa mort, celle-ci est attribuée à la sorcellerie ou à la magie, et il faut du sang pour l'expier ou la venger. » Stevenson constate que dans l'Amérique du sud, « les Indiens, lorsqu'un homme meurt de mort naturelle, consultent un ou plusieurs devins qui en général nomment l'enchanteur meurtrier ; ceux-ci sont crus si implicitement que l'objet malheureux de leur caprice ou de leur malice est sûr d'être sacrifié aux croyances superstitieuses de la foule. » Wallace trouva la même idée répandue chez les tribus des Amazones. Muller la mentionne comme prévalant chez les Dacotahs, Hearne chez les Indiens de la Baie d'Hudson.

Mais quelque redoutables que soient les esprits pour diverses raisons, il ne s'ensuit nullement qu'ils soient considérés

comme étant nécessairement plus sages ou plus puissants que les hommes. Les natifs des îles Nicobar avaient l'habitude de dresser des épouvantails pour éloigner les Eewees de leurs villages. Les Kamtschadales, suivant Kotzebue, insultent leurs divinités, si leurs souhaits ne s'accomplissent pas. Ils ressentent même du mépris pour elles. Si Kutka, disent-ils, n'avait pas été si stupide, aurait-il fait des rochers inaccessibles et des rivières trop rapides ?

Le nègre de la Guinée bat son fétiche si ses vœux ne sont pas exaucés, et il le cache dans sa ceinture lorsqu'il se dispose à faire une chose dont il ait honte, afin que le fétiche ne puisse voir ce qui se passe.

Les Kyamyka de Chittagong sont bouddhistes. Leurs temples de village renferment une petite rangée de cloches et une image de Boudha, que les villageois adorent en général matin et soir en commençant par sonner les cloches pour avertir la divinité de leur présence.

Les Tartares de l'Altaï se représentent Dieu sous la forme d'un vieillard à longue barbe et en uniforme d'officier russe de dragons. Les Grecs et les Romains eux-mêmes croyaient des histoires de nature à donner une idée peu relevée, non-seulement du caractère moral, mais encore de l'intelligence et du pouvoir de leurs dieux. C'est ainsi que ceux-ci étaient exposés à être vaincus par des mortels. Mars, bien qu'il fût le dieu de la guerre, fut blessé par Diomède et s'enfuit en poussant des cris de douleur. Ils avaient peu ou point de pouvoir sur les éléments, ils n'avaient aucune prescience, et étaient souvent représentés comme étant soit mentalement, soit moralement inférieurs aux hommes. Même Homère ne semble pas avoir conçu l'idée de la toute-puissance. En fait on peut dire avec vérité que le sauvage a beaucoup plus de respect pour son chef que pour son dieu.

Le peu de considération que les sauvages ont pour les esprits apparaît d'une manière frappante dans leur conduite pendant les éclipses. Partout l'on rencontre des races d'hommes qui croient que le soleil et la lune sont vivants et qui se figurent que pendant la durée des éclipses ils se disputent

entre eux ou sont attaqués par les mauvais esprits de l'air.

Les Groënlandais s'imaginent que pendant l'éclipse la lune rôde autour de leurs maisons pour dérober leur peaux, leurs vivres et même pour tuer ceux d'entre eux qui n'ont pas dûment observé les règles de l'abstinence. Ils se mettent alors à cacher tout ce qu'ils peuvent, et les hommes transportent des coffres et des chaudrons au sommet de la maison et frappent dessus dans le but d'effrayer la lune et de la faire retourner à sa place. Les Indiens Chiquitos, suivant Dobritzhoffer, croient que, durant les éclipses, le soleil et la lune sont cruellement déchirés par des chiens, dont ils se représentent l'air comme rempli, attribuant la couleur rouge-sang de ces astres aux morsures de ces animaux. Aussi pour défendre leurs chères planètes contre ces dogues aériens, font-ils voler une pluie de flèches au ciel, en vociférant de toute leur force.

Une des grandes difficultés qui empêchent d'arriver à une conception quelque peu claire du système religieux des races inférieures provient de la confusion de la foi à des esprits et de la foi à un esprit immortel. Toutefois les deux croyances sont essentiellement distinctes; et l'esprit n'est pas nécessairement tenu pour immortel parce qu'il ne périt pas avec le corps. Les nègres, par exemple, dit un de nos observateurs les plus sages, le capitaine Burton, les nègres croient à un esprit, mais non à l'esprit; à un présent immatériel, mais non à un avenir éternel. Ne comptant sur rien après la vie présente, il n'y a pas d'espoir pour eux au delà de la tombe. Ils se lamentent et gémissent en désespérés. « Amekwisha, il est fini » est la dernière parole de l'Africain de l'est sur un parent ou un ami. « Tout est fini pour toujours, » chantent les Africains occidentaux. La moindre allusion à la perte de la vie fait pâlir leur peau noire. « Ah! s'écrient-ils, c'est une triste chose que de mourir, que de laisser maison et logis, femme et enfants, de ne plus porter de bon drap bien doux, de ne plus manger de viande et de ne plus fumer de tabac. »

Suivant Hearne, bon observateur et placé de manière à juger avec connaissance de cause, les Indiens de la baie d'Hudson n'avaient aucune idée d'une vie quelconque après la mort.

Dans d'autres cas l'esprit est supposé survivre quelque temps au corps et hanter les alentours de son ancienne demeure.

Demandez au nègre, dit M. Du Chaillu, où est l'esprit de son bisaïeul, il vous répondra qu'il l'ignore ; c'est là tout. Faites-lui la même question sur l'esprit de son père ou de son frère qui est mort hier, le voici rempli de crainte et de terreur ; il croit qu'il erre en général près de l'endroit où le corps a été enterré, et chez plusieurs tribus le village est déplacé immédiatement après la mort d'un habitant. La même croyance prévaut chez les Cafres Amazulu, ainsi que M. Callaway en a donné la preuve. Ils croient que les esprits de leurs pères et frères défunts vivent encore parce qu'ils apparaissent dans les rêves ; par le raisonnement inverse, les aïeuls sont généralement considérés comme ayant cessé d'exister.

D'autres nègres croient qu'après la mort ils deviennent des blancs, — idée curieuse qu'on retrouve en Australie. Certains genres de mort sont supposés tuer l'esprit aussi bien que le corps. Enfin, là même où les idées sur l'âme et une vie future sont plus développées, elles sont loin de suivre toujours la direction de nos croyances.

La croyance aux esprits diffère donc essentiellement de nos notions relatives à une vie future. Les esprits sont mortels, ils hantent les cimetières et planent autour de leurs propres tombeaux. Et si un degré supérieur de développement est atteint, le séjour des âmes séparées du corps n'est pas un ciel, mais simplement une terre meilleure.

La divination et la sorcellerie sont répandues sur une très grande échelle. Leurs traits caractéristiques sont si connus et si semblables les uns aux autres dans le monde entier que quelques exemples suffiront.

Dans la Nouvelle-Zélande, avant d'entreprendre une expédition guerrière, on fiche en terre deux rangées de bâtons, figurant les deux partis. Si le vent fait tomber en arrière les bâtons de l'ennemi, il sera défait ; s'ils tombent en avant, il sera victorieux. Le même criterium s'applique à l'autre rangée.

Ceci est un cas de divination, mais de là à la sorcellerie il n'y a qu'un pas. Une fois reconnu que la chute d'un bâton pré-

lude certainement à celle de la personne qu'il représente, il suit de là qu'en renversant le bâton, on peut amener la mort de la dite personne. A Matakau il existe un bosquet consacré au dieu Tokalau, le vent. Le prêtre y promet la destruction dans les quatre jours, d'un ennemi, si ceux qui désirent sa mort apportent une partie de ses cheveux, de ses hardes ou de la nourriture qu'il a laissée. Le prêtre entretient un feu et n'approche de l'endroit que sur les mains et les genoux. Si la victime se baigne avant le quatrième jour, le charme est rompu. Cependant la méthode la plus commune est le Vakadranikau, c'est-à-dire un composé de certaines feuilles qui sont censées posséder un pouvoir magique ; elles sont enveloppées dans d'autres feuilles ou renfermées dans une petite boîte de bambou qu'on enterre dans le jardin ou qu'on cache sous le chaume de la maison de l'individu qu'il s'agit d'ensorceler. L'imagination des naturels est tellement dominée par l'effroi qu'inspirent ces sortilèges, qu'on en cite qui, se sachant les objets d'enchantelements de cette espèce, se sont couchés sur leurs nattes et y sont morts de peur.

Ceux qui ont des raisons de soupçonner un individu de comploter contre eux évitent de manger en sa présence, ou ont grand soin de ne laisser aucune parcelle de nourriture derrière eux ; puis ils arrangent leurs vêtements de manière qu'il soit impossible d'en rien enlever. Quelques-uns se bâtissent une petite maison et l'entourent d'un fossé, dans la pensée que l'eau neutralisera les charmes dirigés contre eux.

Dans d'autres cas le fait de savoir le nom d'une personne suffit pour exercer une action contre elle ; en effet, sur toute la surface du globe il règne une confusion plus ou moins grande entre une chose ou une personne et le nom de cette chose ou de cette personne, et de là vient l'importance attachée chez les Américains du nord et les insulaires de la mer du Sud à un échange de noms. Les Romains eux-mêmes, lorsqu'ils assiégeaient une ville, accomplissaient une cérémonie curieuse, basée sur la même idée. Ils invoquaient la divinité tutélaire de la cité, et, la tentant par l'offre de sacrifices et de récompenses, la persuadaient de trahir ses amis et ses adorateurs.

Dans cette cérémonie le nom de la divinité tutélaire était considéré comme étant de grande importance ; voilà pourquoi le secret du nom de la divinité tutélaire de Rome était religieusement gardé.

Généralement pourtant on regardait comme une condition indispensable que le sorcier eût en sa possession un objet qui fût dans un rapport quelconque avec le corps de la victime et qui devint le véhicule par lequel le démon entrât en celui qu'on voulait faire passer à l'état de possédé.

Nous ne devons pas être surpris de trouver cette foi à la sorcellerie chez des sauvages, puisque nous en voyons encore aujourd'hui des restes au sein même des races les plus civilisées. De la même manière que nos esprits frappeurs et nos tourneurs de tables, les magiciens chinois disent à la personne qui les consulte, sans l'avoir jamais vue, son nom et toutes ses circonstances de famille, le nombre de ses enfants, leur âge et cent autres détails qu'on suppose volontiers être connus des démons.

Dans toutes les parties de l'Inde, dit De Faira, « on rencontre des magiciens extraordinaires. Lorsque Vasco de Gama mit à la voile à Calicut, quelques-uns d'entre eux montraient dans des bassins pleins d'eau les trois vaisseaux qu'il avait avec lui. Au moment où Don Francisco d'Almeyda, le premier vice-roi de l'Inde, se disposait à retourner en Portugal, quelques sorcières de Cochin lui prédirent qu'il ne passerait pas le cap de Bonne-Espérance ; et il fut enterré là. » (C'est un peu exagéré, car il passa le cap et fut enseveli à la baie de Saldanha, quelques lieues au delà.) Ce qui suit est plus extraordinaire encore. A Mascate, il y a des sorciers qui mangent l'intérieur d'une chose, rien qu'en fixant les yeux dessus. Un de ces fascinateurs, en fixant les yeux sur un bateka ou melon d'eau, en absorba l'intérieur ; en effet, après l'avoir ouvert pour vérifier l'expérience, on le trouva vide, et le sorcier, pour la satisfaction des spectateurs, le revomit.

« Doubter de la réalité de la magie, dit Lafitau, est une industrie des athées et un effet de cet esprit d'irréligion qui fait aujourd'hui des progrès si sensibles dans le monde.... Pour établir cependant cet esprit d'incrédulité, il faut que ces pré-

tendus esprits forts veuillent s'aveugler au milieu de la lumière, qu'ils renversent l'Ancien et le Nouveau Testament ; qu'ils contredisent toute l'antiquité, l'histoire sacrée et la profane. On trouve partout des témoignages de ce commerce des hommes avec les divinités du paganisme, ou, pour mieux dire, avec les démons. »

Lafitau ne nie pas que certains de ces enchanteurs ne fussent des imposteurs, mais il déclare que « ce serait rendre le monde trop sot, que de vouloir le supposer, pendant plusieurs siècles, la dupe de quelques misérables joueurs de gobelets. »

Labat est persuadé qu'il y a dans ce domaine « des faits d'une vérité très constante, » et, après avoir rapporté quatre de ces faits, il conclut : « Il me semble que ces quatre faits suffisent pour prouver qu'il y a véritablement des gens qui ont commerce avec le diable et qui se servent de lui en bien des choses. »

Quelques-uns même de nos récents missionnaires, suivant Williams, croyaient les sorciers polynésiens réellement doués d'une puissance surnaturelle, et voyaient en eux des agents des pouvoirs infernaux. Qui plus est, Williams lui-même ne regardait pas la chose comme « impossible. » Certes nous avons sujet d'être surpris que des Européens puissent croire à de pareilles choses, et il semble que des missionnaires aussi crédules et aussi ignorants devraient s'instruire plutôt que d'enseigner à d'autres. En revanche, il n'est pas surprenant que des sauvages croient à la magie, ni même que les magiciens croient en eux-mêmes.

A dire vrai nous ne devons nullement supposer que les sorciers soient toujours ou généralement des imposteurs. D'après l'opinion d'écrivains dignes de foi, tels que Dobritzhofer, Sproat, Muller, etc., un grand nombre d'entre eux croient de très bonne foi à leur sagesse supérieure.

Cette illusion peut être attribuée principalement à la pratique du jeûne, très généralement répandue chez ceux qui aspirent à l'état de magicien. Chez les Chirokees « une abstinence de sept jours rend le dévot fameux. » Les Têtes-plates de l'Orégon ont une coutume à peu près identique. Chez eux ce sont plusieurs jeunes gens à la fois qui font cette retraite. « Ils

passent trois jours et trois nuits dans l'accomplissement de ces rites, sans boire ni manger. En raison de la prostration physique et de l'excitation intense de l'imagination qui se produisent dans ce laps de temps, leur sommeil doit être troublé et visité par des visions appropriées à leurs idées. » Ces visions sont prises naturellement pour des apparitions d'esprits.

Ceux qui par des jeûnes prolongés ont ainsi purifié et dégagé leur esprit des idées grossières, sont supposés capables d'une vue de l'avenir plus claire que celle qui est départie aux hommes ordinaires. Ils sont appelés « Sarotkatta » par les Hurons et « Agotsinnachen » par les Iroquois, termes qui signifient littéralement « voyants. »

A première vue, il pourrait paraître hors de propos de parler ici de la danse, mais chez les sauvages elle n'est pas un simple amusement. C'est, dit Robertson, une occupation sérieuse et importante, qui se mêle à chaque événement de la vie publique ou privée. Si deux tribus américaines ont besoin d'entrer en relations, les ambassadeurs de l'une s'approchent en exécutant une danse solennelle et présentent le calumet, emblème de la paix ; les sachems de l'autre le reçoivent avec la même cérémonie. C'est par une danse exprimant leur ressentiment et la vengeance qu'ils méditent, qu'ils déclarent la guerre à un ennemi. Soit qu'ils aient à apaiser le courroux des dieux ou à célébrer leurs bienfaits, soit qu'ils se réjouissent de la naissance d'un enfant, ou pleurent la mort d'un ami, les sauvages ont des danses appropriées à chacune de ces situations. En cas d'indisposition, c'est une danse qu'on prescrit comme le moyen le plus efficace de ramener la santé ; et si le malade ne peut supporter lui-même la fatigue d'un pareil exercice, le médecin ou le sorcier l'exécute en son nom, comme si la vertu de son agilité pouvait être transférée à son patient. Chez les Kols de Nagpore, le colonel Dalton décrit plusieurs danses qui, dit-il, « se rattachent toutes plus ou moins à quelque cérémonie religieuse. »

Cette idée n'est en aucune façon une idée qui n'appartienne qu'aux sauvages. Socrate reconnaissait dans la danse une partie de la religion, et nous savons qu'il en était de même de David.

Les sacrifices rentrant si généralement dans le cérémonial religieux, nous n'avons pas à nous étonner si dans toute l'étendue de l'Amérique l'acte de fumer est en connexion étroite avec les cérémonies religieuses et joue le même rôle que l'offrande de l'encens dans l'ancien monde. Chez les Souitrals, une des tribus aborigènes de l'Inde, ceux qui vaquent et assistent aux observances religieuses sont généralement en état d'ivresse, coutume qui nous rappelle le culte de Bacchus chez les Grecs et les Romains.

En retraçant l'évolution graduelle des croyances religieuses, nous devons commencer par les Australiens, qui possèdent simplement certaines idées vagues relatives à l'existence de mauvais esprits et une crainte générale de la magie. On ne peut pas dire que cette croyance ait de l'influence sur eux pendant le jour ; mais la nuit, elle leur inspire une répugnance invincible à s'écarter des feux de leur campement, ou à dormir près d'une tombe. Ils n'ont aucune idée de la création, n'adressent pas de prières et n'observent aucune forme ou cérémonie religieuse. Les mots « bon » ou « mauvais » n'ont rapport qu'au goût ou au bien-être, et ne comportent aucune notion de bien ou de mal. Certains Australiens croient que les blancs sont des noirs ressuscités. Cette étrange notion ne peut guère être d'origine missionnaire, puisqu'elle a déjà été trouvée chez les naturels au nord de Sydney en 1795. Elle se rencontre aussi chez les nègres de la Guinée. Toutefois les idées des Australiens à ce sujet semblent avoir été très variées et très confuses. Ils n'avaient certainement là-dessus aucune vue générale et définie.

Les Veddahs de Ceylan, suivant Davy, croient en des êtres malfaisants, mais « n'ont aucune idée d'un Dieu suprême et bienfaisant, ou d'une existence future, pas plus que d'un système de récompenses et de punitions ; et par conséquent leur opinion est qu'il importe peu de faire le bien ou le mal. »

La religion des Bachapins, tribu cafre, a été décrite par Burchell. Ils étaient sans culte extérieur et, autant qu'il lui a été possible de s'en assurer, n'accomplissaient aucun acte de dévotion privée ; ils n'avaient aucune croyance en une divinité

bienfaisante, bien qu'ils redoutassent un être méchant nommé « Muleemo » ou « Murimo. » Ils n'avaient aucune idée d'une création. Même lorsque Burchell la leur suggéra, ils n'attribuèrent point la création à Muleemo, mais « affirmèrent que chaque chose se faisait d'elle-même, et que les arbres et les herbages croissaient par leur propre volonté. » Ils croyaient à la sorcellerie et à la vertu des amulettes.

Le docteur Vanderkemp, le premier missionnaire des Cafres, « ne put jamais s'apercevoir qu'ils eussent aucune religion, ou aucune idée de l'existence de Dieu. M. Moffat, qui passa plusieurs années dans l'Afrique méridionale en qualité de missionnaire, dit qu'ils étaient totalement dépourvus d'idées théologiques.

Le révérend chanoine Callaway a récemment publié un très intéressant mémoire sur le *système religieux des Amazulu*, peuplade un peu plus avancée dans ses conceptions religieuses. La première partie est intitulée « Unkulunkulu ou la tradition concernant la création. » Il ne paraît pas néanmoins que Unkulunkulu soit envisagé comme un créateur, ou même comme une divinité. Il est simplement le premier homme, le zulu Adam. Une certaine complication résulte du fait que non-seulement l'ancêtre de l'humanité entière, mais aussi le premier de chaque tribu, est appelé Unkulunkulu, de sorte qu'il y a plusieurs Unkulunkulu, ou Unkulunkulus. Aucun d'eux toutefois ne possède aucun des attributs de la divinité; on ne leur offre ni prières ni sacrifices; à dire vrai, ils n'existent plus, étant morts depuis longtemps. Unkulunkulu n'était créateur en aucun sens, et en réalité on ne lui attribuait aucun pouvoir spécial. Il sortit de « Umklanga » c'est-à-dire d'un lit de roseaux, mais comment, c'est ce que personne n'a su. M. Callaway, d'accord sur ce point avec M. Casalis, estime que « jamais il n'est entré dans la tête des Zulus que la terre et le ciel pussent être l'œuvre d'un être invisible. » Un naturel croyait que les hommes blancs avaient fait le monde. Comme Moffat s'efforçait de donner à un chef quelque explication au sujet de Dieu, son auditeur s'écria : « Si je pouvais l'attraper, je le transpercerais de ma lance, » et cependant c'était un homme dont le jugement sur d'autres sujets méritait considération. Toutefois ils ne sont

pas totalement dépourvus d'une sorte de croyance en des êtres invisibles, croyance qui comme nous l'avons déjà vu, se fonde en partie sur l'ombre, mais principalement sur le rêve.

Nous avons là la religion à son degré infime, puisqu'elle se réduit à croire à l'existence d'êtres malfaisants plus immatériels que nous, mais pourtant mortels comme nous et qui, s'ils sont à certains égards plus puissants, à d'autres le sont encore moins. Le fétichisme du nègre marque décidément un pas en avant. La religion, si l'on peut lui donner ce nom, se systématise et prend une plus grande importance. Néanmoins, à un autre point de vue, on peut presque considérer le fétichisme comme une anti-religion. En effet, le nègre croit au moyen du fétiche pouvoir faire violence à sa divinité. Au fond, le fétichisme n'est pas autre chose que la sorcellerie. Nous avons déjà vu que sur toute la surface du globe les magiciens croient qu'en se procurant une partie quelconque d'un ennemi, ils acquièrent un pouvoir sur lui. Même un lambeau de vêtement suffit, et s'ils ne peuvent l'obtenir, ils supposent tout naturellement qu'une lésion faite à une image affectera l'original.

« Dans l'Inde, dit Dubois, une certaine quantité de boue est moulée en figurines sur la poitrine desquelles on écrit les noms des personnes qu'on a l'intention de tourmenter. On perce ces figures avec des épines, on les mutile, afin de frapper d'une lésion correspondante la personne représentée. » Lord Kames dit qu'au temps de Catherine de Médicis « c'était une coutume très répandue de prendre en cire la ressemblance de ses ennemis, afin de les torturer en faisant rôtir la figure sur un feu lent et en la piquant avec des aiguilles. »

Il est possible d'admettre que le fétichisme soit une extension de cette croyance. Le nègre suppose que la possession d'un fétiche représentant un esprit met cet esprit sous sa dépendance. Nous savons que les nègres battent leur fétiche si leurs prières ne sont pas exaucées, et sans doute ils s'imaginent sérieusement infliger ainsi une souffrance à la véritable divinité.

La même image ou le même objet peut être un fétiche pour un homme et une idole pour un autre; cependant les deux

notions diffèrent essentiellement. Une idole est véritablement un objet de culte, tandis qu'au contraire la fonction du fétiche est de soumettre la divinité au contrôle de l'homme.

Tout objet peut servir de fétiche ; il n'est point nécessaire qu'il représente la figure humaine. Même un épi de maïs peut remplir le rôle.

Le terme de fétichisme s'associe en général dans notre esprit à l'idée de la race nègre ; mais il désigne bien plutôt une phase de développement correspondante qui existe dans plusieurs autres parties du monde. Les Badagas (Hindoustan), suivant Metz, sont encore dans une condition qui s'élève peu au-dessus du fétichisme. La première chose venue deviendra pour eux un objet de culte, pour peu qu'il prenne fantaisie au chef ou au prêtre du village de la diviniser.

A Jeypore, le corps d'un petit rat musqué passe pour un talisman précieux. Le corps desséché de cet animal est renfermé dans un étui de bronze, d'argent ou d'or, selon les ressources de l'individu, qui le suspend autour de son cou ou se l'attache au bras pour se rendre invulnérable. Les tribus chez lesquelles ces cas se présentent doivent être considérées comme étant dans un état de fétichisme, déguisé toutefois et modifié par des emprunts faits aux religions hindoues plus relevées qu'elles ont adoptées sans les comprendre.

Bien que les Peaux rouges de l'Amérique du nord aient atteint un degré supérieur de développement religieux, ils conservent encore des fétiches sous la forme de « sacs à médecine. »

« Chaque Indien à l'état primitif, dit Catlin, porte son sac à médecine sous une forme ou sous une autre. Voici comment la nature du sac à médecine se détermine. A quatorze ou quinze ans, le gars s'en va seul dans la prairie, où il reste deux, trois, quatre et même cinq jours, étendu sur le sol, méditant et jeûnant. Il reste éveillé autant qu'il le peut, mais, lorsqu'il s'endort, le premier animal qu'il voit en rêve devient sa « médecine. » Aussitôt que possible, il tue un animal de l'espèce en question et fait de sa peau un sac à médecine. A l'inverse du nègre inconstant, le Peau rouge ne change jamais de fétiche. Il devient

pour lui un emblème de succès, comme le bouclier chez les Grecs, et le perdre est un déshonneur. »

En Chine aussi, si, après avoir longtemps prié les images, on n'obtient pas un exaucement, on leur donne leur congé comme à des dieux impuissants ; quelquefois on leur inflige les traitements les plus outrageants, on les accable des plus dures épithètes et, en certains cas, de coups.

Les nègres de Whydah (Afrique occidentale) et, je crois, les nègres en général, s'abstiennent de manger la bête ou la plante qu'ils ont choisie pour leur fétiche. Dans l'Issini, au contraire, « manger le fétiche » est une cérémonie solennelle qui fait partie des prestations de serment ou qui a la valeur d'un gage d'amitié.

Le fétichisme, à parler strictement, n'a ni temples, ni idoles, ni prêtres, ni sacrifices, ni prières. Il est entièrement indépendant de la morale. Dans la plupart des puissantes monarchies nègres, la religion a bien fait quelques progrès quant à l'organisation ; mais, bien que nous y trouvions soit des édifices sacrés, soit des prêtres, la religion a peu ou point progressé au point de vue intellectuel.

Après le fétichisme, vient le *totémisme*. Le sauvage n'abandonne pas sa foi au fétiche, dont, à dire vrai, aucune race d'hommes ne s'est encore entièrement affranchie ; mais il y ajoute une croyance à des êtres d'une nature supérieure et moins matérielle. A cette phase du développement tout peut être adoré : arbres, pierres, rivières, montagnes, corps célestes, plantes et animaux. Le culte des animaux est très prédominant chez les races parvenues à un degré de civilisation quelque peu supérieur à celui qui est caractérisé par le fétichisme. On a donné de ce fait des explications tirées de fort loin qui dénotent peu d'intelligence de la nature des sauvages. Le culte des animaux est susceptible toutefois d'une explication très simple : il tire probablement son origine de la coutume de nommer d'abord des individus, puis leurs familles, d'après certains animaux. Une famille, par exemple, qui aurait tiré son nom de l'ours, en serait venue à considérer cet animal

d'abord avec intérêt, puis avec respect et enfin avec une sorte de crainte religieuse.

L'usage d'appeler les enfants d'après un animal ou une plante est très répandu. Les Issines de la Guinée nomment leurs enfants « d'après une bête, un arbre ou un fruit, au gré de leur fantaisie. » En Chine aussi le nom est fréquemment « celui d'une fleur, d'un animal ou de quelque chose de pareil. » « En Australie, il existe une certaine connexion mystérieuse entre la famille et son *kobong* (nom donné au *totem*). Par exemple un membre de la famille ne tuera jamais un animal de l'espèce à laquelle appartient son *kobong*, s'il le trouve endormi; s'il le tue, c'est toujours à son corps défendant et jamais sans lui accorder une chance de fuite. »

Ici nous constatons un certain sentiment à l'égard du *kobong* ou *totem*, mais qui reste en deçà de l'adoration, tandis qu'en Amérique ce sentiment est devenu une véritable religion.

Le *totem* des Peaux rouges, dit Schoolcraft, est un symbole du nom de l'ancêtre : c'est généralement un quadrupède, un oiseau, ou un autre objet du règne animal. Il sert pour ainsi dire de nom de famille, et jamais il n'est emprunté à la nature inanimée. Son importance provient du fait que des individus y voient sans la moindre hésitation la souche d'où procède leur race. Quelque nom qu'ils aient porté dans leur vie, c'est le *totem* qui est inscrit sur leur tombe. La tortue, l'ours et le loup semblent avoir été les *totems* primitifs honorés dans la plupart des tribus; ils occupent un rang de première importance dans les traditions des Iroquois et des Lenapis ou des Delawares.

Les Osages se croient issus d'un castor; aussi ne tuent-ils pas cet animal. Dans l'Afrique méridionale, les Bechuanas sont subdivisés en hommes du crocodile, hommes du poisson, hommes du singe, du buffle, du lion, de l'éléphant, de la vigne, etc. Nul n'ose manger de la chair ou porter la peau de l'animal à la tribu duquel il appartient. Dans ce cas cependant les *totems* ne sont pas adorés; d'ailleurs, si nous ne perdons pas de vue que la divinité d'un sauvage est simplement un être d'une nature légèrement différente de la sienne et généralement un peu plus

puissante que lui-même, nous comprendrons immédiatement que plusieurs animaux, tels que l'ours ou l'éléphant, correspondent suffisamment à sa conception d'une divinité.

Les animaux nocturnes, tels que le lion et le tigre, s'y prêtent mieux encore, parce que l'effet s'accroît ici du mystère. Mais de tous les animaux, c'est le serpent qui est par excellence un objet de culte. Non-seulement il est malveillant et mystérieux, mais sa morsure, si insignifiante en apparence et néanmoins si mortelle, produisant des effets fatals avec promptitude et par des moyens hors de proportion avec le résultat, suggère presque irrésistiblement au sauvage la notion de quelque chose de divin. Selon M. Fergusson, le serpent fut anciennement adoré en Egypte, dans l'Inde, la Phénicie, la Babylonie, la Grèce, aussi bien qu'en Italie, où cependant il ne semble pas avoir été très répandu. Chez les Lithuaniens, chaque famille entretenait un serpent vivant en guise de dieux pénates. En Asie on a trouvé des preuves de l'existence de ce culte : en Perse, dans le Cachemire, le Camboge, le Thibet, en Chine, et des vestiges à Ceylan et chez les Kalmouks. En Afrique, le serpent était adoré dans quelques parties de la haute Egypte supérieure et en Abyssinie. Chez les nègres de la côte de Guinée, il est la principale divinité. C'est à lui que les habitants ont recours en cas de sécheresse, de maladie, ou d'autres calamités. Aucun nègre ne ferait intentionnellement le moindre mal à un serpent, et celui qui lui en ferait sans le vouloir serait certainement mis à mort. Quelques matelots anglais en ayant tué un qu'ils avaient trouvé dans leur maison, furent attaqués furieusement par les naturels, qui les massacrèrent tous et brûlèrent leurs établissements sur toute l'étendue du pays. On trouve de petites huttes construites exprès pour les serpents, qui y sont servis et nourris par de vieilles femmes. Outre ces huttes il y avait des temples qui pour des nègres étaient d'une grande magnificence, ayant de vastes cours, des appartements spacieux et de nombreux serviteurs. Chacun de ces temples avait un serpent spécial.

Dans les îles Fidji, le dieu le plus généralement connu est Ndengei, qui semble une personnification de l'idée abstraite

d'existence éternelle. Il n'est sujet à aucune émotion ou sensation, ni à aucun désir, sauf la faim. Le serpent, symbole de l'éternité, lui sert de demeure. Quelques traditions le représentent avec la tête et une partie du corps de ce reptile, le reste de sa personne étant en pierre, emblème de durée perpétuelle et immuable.

Dans les îles des Amis le serpent d'eau était très vénéré. En Amérique les serpents étaient adorés par les Aztèques, les Péruviens, les Natchez, les Caraïbes, etc.

Le culte des serpents étant à ce point répandu et présentant des traits similaires en aussi grand nombre, nous ne pouvons nous étonner qu'on y ait vu quelque chose de spécial, qu'on ait essayé de lui découvrir une origine unique, et que quelques-uns aient pensé y trouver la religion primitive de l'homme.

Les races à demi civilisées du Mexique et du Pérou étaient plus avancées dans leurs conceptions religieuses. Dans le second de ces pays, le soleil était la grande divinité. Cependant, même à l'époque de la conquête, plusieurs espèces d'animaux étaient encore tenus en grande vénération par les Péruviens, et dans le nombre le renard, le chien, le lama, le condor, l'aigle et le puma, outre le serpent. Chaque espèce d'animal était supposée avoir au ciel un représentant ou un archétype. Une idée analogue avait cours au Mexique, mais ni dans un pays ni dans l'autre il ne serait exact de dire qu'à l'époque de la conquête les animaux fussent reconnus par la nation comme des divinités réelles.

Les Polynésiens aussi avaient en général dépassé la phase du totémisme. Les corps célestes n'étaient pas adorés, et lorsque des animaux passaient pour vénérables, c'était plutôt comme représentants des divinités que dans l'idée qu'ils fussent eux-mêmes des divinités. Les Tahitiens toutefois avaient un respect superstitieux pour diverses espèces de poissons et d'oiseaux. L'évêque de Wellington nous apprend que « les araignées étaient pour les Maoris les objets d'un respect particulier, et les prêtres les assurant d'ailleurs que les âmes des fidèles allaient au ciel sur les fils de la Vierge, ils avaient grand soin de ne pas détruire les toiles ni les fils d'araignées. »

Ermann rapporte qu'en Sibérie « l'ours polaire étant la plus forte des créatures de Dieu et celle qui semble se rapprocher le plus de l'être humain, n'est pas moins honoré par les Samoyèdes que son congénère noir l'est par les Ostiaks. Même ils jurent par la gorge de ce puissant animal, qu'ils tuent et mangent néanmoins ; mais une fois tué, ils marquent leur respect pour lui de diverses manières. »

« Les Hindous, dit Dubois, extravagants en tout, offrent des hommages ou un culte plus ou moins solennel à presque toutes les créatures vivantes, qu'elles soient quadrupèdes, oiseaux ou reptiles. » Le bœuf en particulier est regardé comme sacré dans presque toute l'étendue de l'Inde et de Ceylan.

Les anciens Egyptiens avaient une grande dévotion pour les animaux et de nos jours même sir S. Baker constate que sur le Nil blanc les indigènes ne font pas du bœuf leur nourriture.

Ellis nous raconte qu'à Madagascar les naturels regardent les crocodiles « comme doués d'un pouvoir surnaturel, implorent leur indulgence ou recourent à des charmes pour se protéger contre eux, plutôt que de les attaquer. »

Les nations de l'Europe méridionale avaient progressé pour la plupart au delà du culte des animaux. même à l'époque la plus reculée des temps historiques La sainteté extraordinaire attribuée aux bœufs du soleil dans le XII^e chant de l'Odyssée est un fait à peu près unique dans la mythologie grecque, et M. Gladstone le considère comme étant d'origine phénicienne. Il est vrai qu'il y est parlé du cheval avec un mystérieux respect, et que les divinités en plusieurs occasions prenaient la forme d'oiseaux ; mais cela n'implique pas un culte.

La déification des animaux explique assez bien l'habitude constatée chez diverses races sauvages de faire des excuses aux animaux qu'ils tuent à la chasse : ainsi les Vogulitzi de Sibérie, quand ils ont tué un ours, lui tiennent un discours en forme, et déclarent « que le blâme doit retomber sur les flèches et sur le fer, qui ont été les premières taillées et le second forgé par les Russes. » Pallas raconte quelque chose d'analogue d'un Ostiak.

Les habitants de Sumatra parlent des tigres avec une sorte

de terreur religieuse et hésitent à les appeler par leur nom ordinaire *rimau* ou *manchang*, ils leur donnent respectueusement le nom de *satwa* (animaux sauvages) ou même *nenek* (ancêtres) soit qu'ils les tiennent pour tels, soit qu'ils croient avoir là un moyen de les apaiser et de les flatter.

Peut-être y a-t-il plus de difficulté à s'expliquer la déification des objets inanimés. Cependant, les noms des individus étant tirés non-seulement des animaux, mais quelquefois des êtres inanimés, cet usage pouvait conduire à rendre un culte aux derniers aussi bien qu'aux premiers. Au surplus quelques-uns présentent d'une manière frappante l'apparence de la vie. Personne ne s'étonnera que les rivières aient été considérées comme vivantes. La continuité de leur mouvement, le bouillonnement et les tourbillons à leur surface, le balancement des roseaux et autres plantes aquatiques, le murmure et le gazouillement pour l'oreille, la clarté et la transparence pour les yeux, se combinent pour impressionner d'une manière étrange même l'homme civilisé.

Comment être surpris ensuite de ce culte du soleil, de la lune et des étoiles, où l'on a vu une forme spéciale de religion, désignée par le nom de sabéisme? Primitivement cependant ce culte ne diffère pas essentiellement de l'adoration des montagnes et des rivières. Tenant compte de ce que nous savons sur le soleil, il y a là pour nous à première vue une forme de religion plus relevée, mais nous devons nous rappeler que les races inférieures qui adorent les corps célestes n'ont aucune idée de leur distance, ni par conséquent de leur grandeur, ignorance qui explique leurs idées bizarres relativement aux éclipses, et d'autres encore. Ainsi les habitants de la Nouvelle-Zélande croyaient que Mawe, leur ancêtre, avait attrapé le soleil dans un nœud coulant et l'avait si grièvement blessé que depuis lors ses mouvements se sont ralentis et les jours se sont allongés en conséquence.

Le sauvage explique tout mouvement par la vie. Il fut difficile d'ôter au chef de Teah la persuasion que la montre de Landor était en vie et avait la faculté de se mouvoir. C'est pour cette raison probablement que dans la plupart des lan-

gues les objets inanimés sont distingués par leurs genres : ils furent considérés à l'origine comme mâles ou femelles. De là vient l'usage de briser ou de brûler les armes qu'on enfouissait avec les morts. On a supposé généralement que c'était pour ôter la tentation de les dérober. Cette raison toutefois n'est pas plausible, les sauvages respectant la sainteté de la tombe. De même qu'ils tuent les femmes, les esclaves et le cheval favori d'un homme pour qu'ils puissent l'accompagner dans l'autre monde, ils « tuent » les armes, afin que les esprits des arcs, etc., puissent aussi suivre leur maître et celui-ci faire son entrée dans l'autre monde armé et muni ainsi qu'il convient à un grand chef.

En Chine, une coutume assez semblable s'observe aux funérailles des personnages de marque.

On voit qu'à cette phase du développement, toute chose est regardée comme ayant vie et étant plus ou moins une divinité.

M. Fergusson croit que le culte de l'arbre, associé à celui du serpent, fut la foi primitive de l'humanité. Telle est aussi l'opinion de M. Wake, qui ne peut voir une simple coïncidence dans la diffusion de ce culte chez les Polynésiens, parmi les tribus africaines du Zambèze, les nègres de l'Afrique équatoriale, à l'occident, et même dans l'Australie septentrionale. Toutefois le culte de l'arbre, se retrouvant en Amérique, ne saurait être, à notre sens, la « preuve de l'origine commune des diverses races qui le pratiquent. » C'est un exemple, entre beaucoup, propre à démontrer que l'esprit humain dans sa marche ascendante traverse des phases identiques ou au moins similaires.

Le culte de l'arbre existait jadis en Assyrie, en Grèce, en Pologne, en France. Nous connaissons par Tacite les bocages sacrés de la Germanie, et ceux d'Angleterre sont familiers à chacun. Au VIII^e siècle, saint Boniface trouva nécessaire d'abattre un chêne sacré et récemment encore, à Loch Siant, dans l'île de Skie, un taillis de chênes était regardé comme tellement sacré que personne ne voulait se hasarder à en couper la plus petite branche. De nos jours, le culte de l'arbre règne dans l'Afrique

centrale, au midi de l'Égypte et dans le Sahara. Les nègres de la Guinée adressaient leur culte à trois divinités : les serpents, les arbres et la mer. Les nègres du Congo adorent un arbre sacré nommé « mirrone. » On en plante généralement un près des maisons, et on le considère comme le dieu tutélaire de l'habitation. On place des calebasses de vin de palmier au pied de ces arbres en cas qu'ils aient soif.

L'arbre bo a de fervents adorateurs dans l'Inde et à Ceylan. Il n'y a pas certainement au monde d'idole plus ancienne, en tous cas plus vénérée, que le grand bo de Ceylan.

Dans quelques parties de Sumatra l'on conserve la croyance superstitieuse que certains arbres, en particulier ceux d'un aspect vénérable, par exemple un vieux jawi-jawi ou bananier, sont la résidence ou, pour mieux dire, la charpente matérielle de certains esprits des bois ; opinion qui répond exactement à l'idée que les anciens se faisaient des dryades et des hamadryades. Les Fidjiens adoraient aussi certaines plantes. Un grand chêne était vénéré par les Indiens du lac Supérieur. Au Mexique, M. Tylor observa un antique cyprès d'une dimension considérable, aux branches duquel étaient attachées les offrandes votives des Indiens, des centaines de mèches de rudes cheveux noirs, des dents, des morceaux d'étoffe de couleur, des lambeaux de linge et des bouts de ruban. L'arbre était vieux de plusieurs siècles et, sans doute, on lui avait attribué quelque influence mystérieuse, et il avait été décoré de simples offrandes de cette sorte longtemps avant la découverte de l'Amérique. Dans le Nicaragua, l'on adorait non-seulement de grands arbres, mais même le maïs et les fèves. Le maïs était aussi adoré dans la province péruvienne de Huanca.

Les anciens Celtes adoraient les arbres, et même De Brosses dérive le mot *kirk*, actuellement adouci en *church* (église), de *quercus* (chêne), cette espèce étant particulièrement sacrée.

Nous passons maintenant au culte de l'eau sous toutes ses formes, lacs, rivières et sources, que nous trouverons n'avoir pas été répandu sur une moindre étendue. Il a prédominé pour un temps dans l'Europe occidentale. D'après Cicéron, Justin et Strabon, il y avait près de Toulouse un lac où les tribus

avoisinantes avaient coutume de déposer des offrandes d'or et d'argent. Tacite, Pline et Virgile font aussi allusion à des lacs sacrés. La Bretagne a le célèbre puits de Sainte-Anne d'Auray, qui attire encore la foule des pèlerins. L'Ecosse et l'Irlande sont pleines de légendes sur le *kelpie* ou esprit des eaux.

L'histoire grecque ne se tait pas absolument sur le culte des rivières. Pélée consacra une boucle des cheveux d'Achille au Sperchius. Ceux de Pylos sacrifiaient un taureau à Alphée Okeanos (l'océan), et diverses sources étaient regardées comme des divinités. Toutefois au temps d'Homère le culte de l'eau tombait en désuétude ; il appartenait, sans doute, à un degré de développement dépassé, plutôt qu'à une race différente, comme le suppose M. Gladstone. Dans l'Asie septentrionale, les Tongouses adorent différentes sources. Les Bouriates, bien que bouddhistes, ont des lacs sacrés. La divinité de l'eau, dit Dubois, est « reconnue par tous les peuples de l'Inde. » Outre le culte bien connu du Gange sacré, les tribus des Neilgherries adorent des rivières sous le nom de gangamna. Les Khonds adorent aussi des rivières et des sources. Hérodote signale la présence de sources sacrées chez les Libyens. Dans l'Amérique du nord, les Dacotahs adorent un dieu des eaux sous le nom d'Unktahe. Une grande partie de leurs croyances superstitieuses se rapportent à cette divinité. Carver observe que lorsque les Peaux rouges arrivent sur les bords du Mississipi ou de quelque considérable masse d'eau, ils présentent des offrandes à l'esprit qui y réside.

Au Pérou, la mer était, sous le nom de Mama Cocha, la principale divinité des Chinchas ; une branche des Collas tirait aussi son origine d'une rivière ; il y avait encore une déesse spéciale de la pluie. Dans le Paraguay, on se rend les rivières propices par des offrandes de tabac.

Le culte des pierres et des montagnes est une forme de religion qui n'est pas moins en honneur que celles déjà décrites.

M. Dulaure, dans son *Histoire abrégée des cultes*, explique la genèse du culte des pierres en lui donnant pour origine le respect rendu aux pierres qui marquent les limites. Nul doute

que cette hypothèse n'ait touché juste en ce qui concerne quelques cas spéciaux. C'était évidemment le caractère d'Hermès ou de Terme. Nous pouvons expliquer peut-être en partant de là les traits caractéristiques d'Hermès ou Mercure, dont le symbole était une pierre dressée.

Mercure ou Hermès, dit Lamprière, était le messager des dieux. Il était le patron des voyageurs et des bergers ; il conduisait les âmes des morts dans les régions infernales ; il ne présidait pas seulement aux occupations des orateurs, des marchands, des déclamateurs, mais il était aussi le dieu des voleurs, des filous et de toute gent malhonnête. Il inventa les lettres et la lyre, et c'est à lui que remontent les arts et les sciences. Il est difficile à première vue de saisir la connexion entre ces offices divers. Cependant ils sont tous les conséquences de la coutume de marquer les limites par des pierres dressées. De là le nom d'Hermès, ou de Terme (la borne). Dans les temps troublés des anciens âges, on avait l'habitude, pour éviter les querelles, de laisser une zone de terrain neutre entre les possessions des différentes nations. C'est ce qu'on appelle les *marches*. De là le titre de *marquis*, qui signifie un officier préposé à la garde de la frontière ou *marche*. N'étant pas cultivées, ces marches étaient utilisées comme pâturages. Les marchands y venaient échanger, sur terrain neutre, les produits de leurs pays respectifs ; on y négociait, et pour les mêmes raisons, les traités. C'est encore là que se célébraient les jeux et les exercices nationaux. Les pierres dressées servaient à indiquer les lieux de sépulture, et enfin l'on y gravait les lois ou les décrets, la mention des événements remarquables et les louanges des défunts. On voit ainsi comment Mercure, représenté par une simple pierre dressée, était le dieu des voyageurs parce qu'il était une limite, des bergers parce qu'il présidait aux pâturages ; il conduisait les âmes des morts dans les régions infernales parce que, dès les temps les plus anciens, des pierres dressées étaient employées comme pierres tumulaires ; il était le dieu des marchands parce que le commerce se faisait principalement sur les frontières, et celui des voleurs par sarcasme. Il était le messager des dieux parce que les am-

bassadeurs se rencontraient aux frontières, et présidait à l'éloquence pour la même raison, etc.

On peut croire toutefois que le culte de la pierre, sous ses formes les plus simples, a une origine différente de celle qui vient d'être exposée, et n'est tout simplement qu'une des nombreuses formes de cette vénération indistincte qui caractérise l'esprit humain dans une phase particulière de son développement.

Pallas remarque que les Ostiaks et les Tongouses adorent des montagnes, et les Tatars des pierres. Près du lac Baïkal est un rocher sacré qui passe pour être le séjour spécial d'un mauvais esprit et qui est, en conséquence, très redouté des natifs. Dans l'Inde, le culte de la pierre est très répandu. Le dieu de chaque village khond est représenté par trois pierres.

Les Arabes avant Mahomet adoraient une pierre noire. Les Phéniciens adoraient aussi une divinité sous la forme d'une pierre informe. Le dieu Héliogabale était simplement une pierre noire de forme conique.

Dans l'Europe occidentale le culte des pierres est dénoncé à diverses reprises pendant le moyen âge, ce qui prouve combien il était encore en honneur chez le peuple. Ainsi le culte des pierres fut condamné au VII^e siècle, par Théodoric, archevêque de Canterbury, et figure parmi les actes de paganisme interdits par le roi Edgar au X^e siècle et par Canut au XI^e siècle.

« Les Français, dit Dulaure, adorèrent des pierres plusieurs siècles après l'établissement du christianisme parmi eux. Diverses lois civiles et religieuses attestent la persistance de ce culte. Un capitulaire de Charlemagne et le concile de Septine, de l'an 743, défendent les cérémonies superstitieuses qui se pratiquent auprès des pierres consacrées à Mercure et à Jupiter. Les conciles d'Arles, de Tours, le capitulaire d'Aix-la-Chapelle, de l'an 789, enfin plusieurs synodes renouvellent ces prohibitions. »

En Irlande, au V^e siècle, le roi Laoghaire adorait un pilier en pierre qui fut renversé par saint Patrick. Dans quelques-unes des Hébrides le peuple attribuait à une pierre noire le pouvoir de rendre des oracles.

Bruce observe que les Abyssiniens païens « adorent un arbre et également une pierre. » Dans la Floride on adorait une montagne appelée Olaïmi, et les Natchez de la Louisiane avaient pour divinité une pierre conique.

Quant au culte du feu, on peut dire qu'il a été à peu près universel. Depuis l'introduction des allumettes chimiques, il nous est difficile de nous représenter la peine qu'un sauvage trouve à se procurer de la lumière, surtout par un temps humide. On dit que quelques tribus australiennes ne savaient comment s'y prendre, et que d'autres, lorsque leur feu s'éteignait, allaient à plusieurs milles emprunter une étincelle à une autre tribu, plutôt que d'essayer d'en produire une nouvelle eux-mêmes.

C'est pour cela que dans des parties du monde séparées par de grandes distances, nous trouvons la coutume de mettre à part une ou plusieurs personnes devant avoir pour unique occupation d'entretenir un feu continu. De là sans doute l'origine des Vestales, et l'idée que le feu a un caractère sacré devait se former ensuite naturellement.

Suivant Lafitau, Huet a fait une longue énumération des peuples qui entretenaient ce feu sacré. Dans l'Asie, outre les Juifs et les Chaldéens, outre les peuples de la Phrygie, de la Lycie et en général de l'Asie Mineure, ce culte était encore répandu parmi les Perses, les Mèdes, les Scythes, les Sarmates, toutes les nations du Pont et de la Cappadoce, toutes celles des Indes, dans lesquelles on se faisait un devoir de se jeter dans les flammes et de s'y consumer en holocauste, et parmi toutes celles des deux Arabies, où chaque jour à certaines heures on faisait un sacrifice au feu, dans lequel plusieurs personnes se dévouaient. En Afrique le feu était adoré non-seulement chez les Egyptiens, mais encore en Ethiopie, en Libye, dans le temple de Jupiter-Ammon, etc.

En Europe le culte de Vesta était si bien établi que, sans parler de Rome et de l'Italie, il n'y avait point de ville de la Grèce qui n'eût un temple, un prytanée, et un feu éternel, ainsi que le remarque Casaubon dans ses notes sur Athénée.

Huet affirme que l'abolition de ce culte est de date récente

dans l'Hibernie et dans la Moscovie, et qu'il fleurit de son temps non-seulement chez les Gaures, mais encore chez les Tartares, les Chinois et en Amérique chez les Mexicains. Cette énumération n'est pas complète.

Les Natchez avaient un temple où ils entretenaient un feu perpétuel. Au Pérou « la flamme sacrée était confiée aux soins des vierges du soleil, et si par suite d'une négligence quelconque elle venait à s'éteindre, l'événement était regardé comme une calamité qui présageait quelque étrange désastre pour la monarchie. » Le feu est aussi tenu pour sacré au Congo.

Personne ne songe à s'étonner de la grande diffusion du culte du soleil, de la lune et des étoiles. C'est à peine cependant si l'on peut lui reconnaître un caractère plus élevé qu'aux formes précédentes de totémisme. Inconnu en Australie, il l'est à peu près en Afrique.

Dans les pays chauds le soleil est considéré généralement comme malfaisant, et l'inverse a lieu dans les pays froids.

Chez les Natchez il était le principal objet du culte religieux. Chez les Comanches du Texas « le soleil, la lune et la terre sont les principaux objets du culte. » Lafitau observe que les Américains n'adoraient pas les étoiles et les planètes, mais seulement le soleil. Les Ahts du nord-ouest de l'Amérique adorent à la fois le soleil et la lune, mais la lune surtout. Ils font du soleil un féminin, et de la lune un masculin et même l'époux du soleil.

Dans l'Inde centrale « le culte du soleil comme divinité suprême est le fondement de la religion des Hos et des Oraons comme de celle des Moonnachs. Il est invoqué par les premiers comme *Dhurmi*, le saint. Il est le créateur et le conservateur, et eu égard à sa pureté ses adorateurs lui offrent des animaux blancs. »

Comme on pouvait s'y attendre d'après leurs habitudes et surtout d'après leur prédilection pour les cérémonies nocturnes, nous trouvons chez les nègres des traces du culte de la lune. Dans l'Afrique occidentale, suivant Marolla, à l'apparition de chaque nouvelle lune, ces gens tombent à genoux, ou bien s'écrient debout et en frappant des mains : « Puissé-je re-

nouveler ma vie comme tu es renouvelée. » Néanmoins ils ne paraissent vénérer ni le soleil, ni les étoiles.

Il est à remarquer que les corps célestes ne paraissent pas être adorés par les Polynésiens. Suivant lord Kames, « les habitants de Célèbes ne reconnaissaient autrefois d'autres dieux que le soleil et la lune. »

Jusqu'à présent nous avons vu que les animaux et les plantes, l'eau, les montagnes et les pierres, le feu et les corps célestes sont ou ont été tous adorés très généralement. Ce sont là effectivement les principales divinités de l'homme à cette période-ci de son développement religieux. Mais il s'en faut qu'elles soient les seules. Les Scythes adoraient un cimeterre de fer comme symbole de Mars; « ils amènent à ce cimeterre chaque année du bétail et des chevaux en sacrifice; et ils offrent à ces cimenterres plus de sacrifices qu'au reste de leurs dieux. » Les Fidjiens pareillement considéraient « certaines massues avec un respect superstitieux; et les nègres d'Irawo, ville du Yoruba occidental, adoraient une barre de fer en s'acquittant de ces cérémonies très dispendieuses.

Dans l'Inde centrale, nous l'avons déjà dit, une grande variété d'objets inanimés sont traités comme des divinités. On dit que les Todas adorent une clochette de buffle. Les Hotas adorent deux assiettes d'argent, qu'ils regardent comme mari et femme; « ils n'ont pas d'autre divinité. » Suivant Nonnius, la lyre sacrée chantait, sans que personne la touchât, la victoire de Jupiter sur les Titans.

PHILIPPE ROGET.
